

Prologue

— Ça va aller, Mademoiselle, le bébé est déjà bien engagé dans votre bassin. Ce ne devrait plus être très long.

J'essaie de m'accrocher comme je peux au sourire bienveillant de la sage-femme. Nous devons avoir sensiblement le même âge, sauf qu'elle a sans doute une vie. Et moi, plus rien.

Quand j'y repense aujourd'hui, quelle conne j'ai été ! Conne de croire à mes rêves de jeune fille, conne de l'avoir cru, lui. Les souvenirs, je voudrais les arracher de ma mémoire. Ils sont trop douloureux.

Maxence. La simple évocation de son prénom me tire encore des larmes. Fort heureusement, une nouvelle contraction me déchire. Ce qui perle au coin de mes yeux passe aisément pour de la souffrance. Ça l'est de toute manière.

Soutenue par une auxiliaire de puériculture, je m'installe sur la table de travail. La jeune femme place la sonde de monitoring sur mon ventre. Aussitôt, une ligne sismique se dessine sur la feuille, accompagnée sur l'écran d'un rythme cardiaque à plus de cent trente battements minute. Celui de mon bébé.

Je me mords l'intérieur de la main : mon enfant va naître sans père, sans famille. Il n'aura que moi, sa paumée de mère. Petit ange, qu'as-tu fait pour avoir un départ si médiocre dans la vie ?

— Souhaitez-vous que nous contactions quelqu'un ? Le père du bébé ? Votre maman peut-être ?

Je réponds par la négative. Ni l'un ni l'autre ne viendront. Quand j'ai perdu les eaux, j'ai envoyé un message à Maxence,

avec l'espoir fou qu'il arrive à temps à la maternité, comme dans les récits romantiques. Stupide.

À vrai dire, je ne sais même pas si le numéro de téléphone en ma possession est toujours valable. Quant à ma mère, elle pourrait être présente à mes côtés, mais mon père s'y oppose. Je suis la honte de la famille à présent.

Je crie quand la contraction me traverse. Maxence, où es-tu ? Pourquoi m'as-tu fait ça ? La sage-femme m'intime de pousser de toutes mes forces, et quand je reprends mon souffle les souvenirs resurgissent.

Ceux de cet été où, pour mon malheur, j'ai fait la connaissance de Maxence Mongreville...

1. Maxence

Grâce à quelques pointes de vitesse sur l'autoroute, qui me donnent des sensations grisantes, j'arrive à Lyon après trois heures de route dans un grondement assourdissant, devant une grosse maison bourgeoise.

Dans un soupir, je coupe le moteur de ma Harley, avant de retirer mon casque et de choper dans la poche de mon blouson mon paquet de clopes. J'en coince une au coin de mes lèvres, fais craquer mon Zippo et tire une longue bouffée. La nicotine envahit lentement mon organisme, apaise un peu ma colère. Mais moins que si c'était un joint. Depuis que je suis parti de la maison, elle ne m'a pas quitté. J'ai les nerfs tendus comme un arc.

Mes relations avec mon paternel ont toujours été conflictuelles, mais là on a atteint le summum. Quand je repense à notre dernière discussion – enfin, c'est surtout lui qui parlait, moi je devais juste fermer ma gueule et écouter – j'ai la rage envers lui.

D'après lui, je ne fous rien de mes journées, à part traîner avec mes potes, grattouiller – c'est le mot qu'il a employé avec mépris – ma guitare, me bourrer et sauter tout ce qui porte un jupon. Je ne suis pas assez assidu dans mes études. Je sais que je l'ai déçu en ne suivant pas ses traces en politique. Avec mes bons résultats, j'aurais pu effectivement intégrer l'ENA, ou HEC, mais il ne veut pas comprendre que cela ne m'intéresse pas. Alors la fac de droit était un bon compromis, avocat aurait pu passer.

Tant que je restais discret, que je ne faisais pas de vague, et que mon niveau scolaire était acceptable, il supportait mes frasques. Mais j'ai fait la connerie de mettre dans mon lit la fille d'un de ses collaborateurs. Après deux rencards, la demoiselle se voyait déjà la bague au doigt, alors forcément, elle a fait un scandale quand elle m'a surpris avec une autre. C'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase pour mon vieux.

Et c'est là qu'il m'a posé un ultimatum : soit j'allais chez François-Xavier, un cousin très, très lointain, militaire de carrière qui, mon père l'espérait, me remettrait dans le droit chemin, soit il me coupait les vivres.

Et ça, c'était hors de question. J'avais besoin de fric. Avec Théo et Nathan, on avait créé un groupe de rock, et il nous fallait payer la location d'un studio pour enregistrer une maquette et l'envoyer à différents producteurs.

C'est donc contre mon gré que j'ai accepté le deal. Je vais passer les deux mois d'été loin de mon univers pour entrer dans les bonnes grâces de mon père... et surtout continuer à toucher la pension qu'il me verse mensuellement.

Mon téléphone vibre. L'enveloppe d'un texto clignote. Quand on pense au loup, il se manifeste.

Papa : *Maxence, es-tu bien arrivé ?*

Moi : *À l'instant.*

Papa : *François-Xavier et Sophie t'attendent. Ne me fais pas honte, et sois poli avec eux.*

Je relis son message. Non mais franchement, c'est quoi cette mise en garde ? Évidemment que je vais être aimable, je ne suis pas un sauvage tout de même ! Je ne prends même pas la peine de répondre, descends de ma bécane et vais sonner à l'interphone.

Une voix masculine, sèche, me répond.

— Oui ?

— Bonsoir, c'est...

— Entrez, vous pouvez garer votre moto à l'intérieur.

Ces mots me rassurent, je n'aurais pas aimé la laisser toute la nuit dehors. Je pousse les lourds battants et, après l'avoir calée sur la béquille, j'observe autour de moi. Le porche mène à une cour intérieure.

Sur la gauche, une porte vitrée s'ouvre sur un grand escalier. Ce qui veut dire qu'ils occupent... tout l'immeuble. Putain, ça gagne bien, un ex-militaire ! Je pousse un long sifflement devant autant d'opulence.

Rapidement, je grimpe les escaliers pour me retrouver nez à nez avec un homme, la cinquantaine, qui se tient droit comme un I. Les mains croisées dans le dos, il me regarde de haut en bas, m'inspecte, me scrute. Je n'aime pas cette façon de me détailler.

Avec mon blouson de cuir et mon jean noir, j'ai tout du voyou, et pas grand-chose à voir avec le fils de bonne famille. Il risque de faire une crise cardiaque s'il voit mes tatouages et mes piercings. La pensée me fait ricaner intérieurement.

Sur le palier, je m'aperçois qu'il est presque aussi grand que moi, qui fais un bon mètre quatre-vingt-quinze. Sauf que lui est sec comme une trique, alors que j'ai développé ma musculature en fréquentant les salles de sport.

Je tente un sourire, tends la main.

— Je suis Maxence Mongreville, le fils...

— Je sais qui vous êtes, m'interrompt-il sans faire le moindre geste vers moi. Et surtout, pourquoi vous êtes chez moi, jeune homme.

Sa voix, plus froide qu'un iceberg, me gèle sur place. Je ne sais pas ce que lui a raconté mon père, mais ça ne devait pas s'apparenter à des compliments. Tout, dans la posture de mon hôte, traduit son aversion envers moi. C'est sûr, on ne va pas être amis, lui et moi.

— Suivez-moi.

Et sans un mot supplémentaire, François-Xavier se retourne et s'en va dans le couloir d'une démarche un peu raide. Je m'empresse de lui emboîter le pas, tout en admirant l'intérieur de l'hôtel particulier.

La décoration, des dorures, des tentures sur les murs, fait penser à celle du début du siècle, mais pas le XXI^e, hélas ! Tout paraît précieux, et surtout fragile. Limite, je me demande si je ne vais pas casser quelque chose en me retournant avec ma grande carcasse.

C'est encore pire dans le salon. Il y a des bibelots délicats partout sur les meubles, les canapés ont une apparence si frêle qu'ils ne donnent pas du tout envie de s'y avachir pour mater un film. D'ailleurs, il n'y a pas de télévision dans la pièce.

Par contre, il y a un crucifix planté au mur. Mon regard reste bloqué un moment sur l'objet qui fait remonter mes souvenirs de catéchisme. Mon père n'est ni croyant ni pratiquant, mais il a tenu à ce que je fasse ma communion. Pour faire comme tout le monde dans la famille.

J'avais donc passé mes mercredis et samedis après-midi à écouter un vieux curé radoter sur les bienfaits de Jésus dans nos cœurs. Je m'étais ennuyé comme un rat mort. Seul avantage, les cadeaux que j'avais reçus.

— Asseyez-vous !

Précautionneusement, je m'installe dans un fauteuil. François-Xavier reste debout devant la fenêtre. À cet instant précis, sa posture me rappelle celle de mon père, et je sens que le sermon ne va pas tarder.

— Par amitié pour votre père, j'ai accepté de vous accueillir chez moi. Mais qui dit ma maison, dit mes règles. Et j'entends que vous les respectiez à la lettre.

Qu'est-ce que je disais... Tellement prévisible.

— Ici, on se lève à 7 heures, petit déjeuner à 7h30. Passé 8 heures, il ne vous sera plus rien servi. Ce n'est pas un hôtel, ici.

Un hôtel, non... une prison peut-être ?

— Le déjeuner est à midi, le dîner à 19h30.

Va-t-il pousser le vice jusqu'à me donner des horaires pour me rendre aux toilettes ? Il maintient la rigueur militaire jusque dans sa vie familiale.

— À la demande de votre père, vos amis ne sont pas les bienvenus sous mon toit. D'après lui, ils ont une mauvaise influence sur vous.

Mais bien sûr... De toute façon, ils sont au courant de la situation et savent très bien pourquoi je dois m'absenter cet été.

Des bruits de pas me font tourner la tête. Une femme d'une quarantaine d'années nous rejoint. Elle pourrait être jolie si elle n'était pas habillée comme une grenouille de bénitier : un chemisier blanc col Claudine avec un gilet gris souris par-dessus, une jupe plissée qui lui arrive sous les genoux, des ballerines. Des cheveux blond foncé coupés au carré qui ne mettent pas en valeur son visage. Ses yeux sont cachés par une grosse paire de lunettes rondes. Rien ne lui va.

— Je viens de croiser Hortense, elle m'informe que notre invité est arrivé.

— Effectivement. Voici Maxence, le fils de Philippe.

Je saute sur mes pieds, et serre la main qu'elle me tend. Elle me paraît plus chaleureuse que son mari.

— Sophie, mon épouse.

— Enchanté, Madame.

— Appelez-moi Sophie.

Oui, nettement plus accueillante.

— Où est Anne-Lise ?

Anne-Lise ? C'est qui celle-là ?

— Elle est à sa leçon de piano. Elle ne va pas tarder.

— Bien.

François-Xavier se tourne vers moi.

— Je n'en ai pas fini avec vous, jeune homme.

Dommmage...

— Une dernière chose. Vous n'amènerez aucune, je dis bien *aucune*, fille sous mon toit.

Il a une moue dégoûtée, imaginant sûrement ce qui pourrait se passer si j'en croisais une. T'inquiète papy, si je trouve une petite poulette baisable, on ira à l'hôtel.

Au regard qu'il me lance, je suppose qu'il attend une réaction de ma part.

— Bien sûr, Monsieur. Je ferai tout mon possible pour ne pas faire scandale.

Bordel, plus lèche-cul que ça, c'est pas possible ! Ces deux mois vont être un enfer si je dois m'écraser comme ça tous les jours.

— Vos affaires ont été livrées hier. J'ose espérer que vous avez d'autres vêtements que ces... frusques que vous portez.

— Euh... non. C'est ce que je mets tous les jours.

Exaspéré, François-Xavier lève les yeux au ciel en soupirant.

— Sophie est bénévole à la paroisse de notre quartier. Vous l'accompagnerez avec Anne-Lise. Je compte sur vous pour donner le bon exemple aux jeunes de notre église.

Son ton féroce laisse à penser que je suis Satan en personne, et que je vais pervertir la nouvelle génération. Moi qui espérais glander tranquillement dans mon coin, c'est loupé. Qu'est-ce qu'on fait dans ce genre de réunion ? Je n'en ai pas la moindre idée.

— Bonsoir Père. Mère.

— Entre, Anne-Lise, que je te présente Maxence. Il va rester avec nous cet été. Son père estime qu'il a besoin d'être... remis dans le droit chemin.

— Bonsoir Maxence.

Sa voix douce et mélodieuse me file le frisson. Anne-Lise a la beauté d'un ange. Ses cheveux d'un blond très clair sont ramenés en un chignon bas, quelques mèches folles encadrent son visage. Ses yeux d'un bleu transparent m'observent, s'interrogent.

Et même si elle est habillée dans le même style que sa mère, sa beauté est beaucoup plus frappante. Ses vêtements informes ne cachent pas ses courbes affriolantes. Un sourire étire mes lèvres : pas besoin de ramener une fille ici, il y a ce qu'il faut sur place.

Quand j'attrape ses doigts fins, elle rosit, baisse les yeux, visiblement gênée. Elle est adorable, et je me demande comment elle est quand elle jouit, que l'orgasme la ravage. Avec un peu d'habileté, j'arriverai peut-être à le savoir.

Ce deal avec mon père devient d'un seul coup beaucoup plus intéressant.